

## BIOGRAPHIE

Née en été 1967, dans le Loiret, en France, d'une mère beauceronne et d'un père sénégalais, c'est à l'âge de 17 ans qu'elle publie son premier roman, *Quant au riche avenir*, aux éditions de Minuit. Après des études de linguistique à la Sorbonne, elle obtient une bourse de l'Académie de France, dont elle est pensionnaire pendant un an à la Villa Médicis de Rome.

Son roman *Rosie Carpe* reçoit le prix Femina en 2001. Elle aussi l'auteure, notamment, de *En famille*, *Un temps de saison*, *La Sorcière*, *Tous mes amis*. Elle entre dans l'univers du théâtre avec sa pièce *Hilda*, en 1999. Avec *Papa doit manger*, monté par André Engel en 2003, elle devient la seule écrivain vivante à figurer dans le répertoire de la Comédie-Française

À propos de ses livres, étranges et réalistes, "d'un réalisme exagéré", comme le dit Marie NDiaye elle-même, on évoque volontiers les influences de Kafka, de Faulkner, de Bowles. La famille est souvent au centre de ses obsessions: reflet de la société, elle concentre tous les malaises et devient un lieu de perdition, de tension, de dénégation ou de destruction. Exclusion, dépossession, maltraitance de l'enfant, normalisation, filiation et inadéquation sillonnent obstinément son oeuvre.

## LA SORCIERE

(traduit et publié en tchèque aux éditions ARGO – juillet 2007)

### Résumé :

Lucie n'est pas une sorcière talentueuse. Ses deux filles, elles, se révèlent extrêmement douées, au-delà des prétentions et des espoirs de Lucie qui n'aspirait qu'à en faire des sorcières efficaces. Quant à la mère de Lucie, son génie est absolu. Mais qui sont les corneilles ? Est-on plus libre, de prendre la place des oiseaux, leur forme et leur aspect, et d'imiter leur cri ?

### Extrait :

#### PREMIERE PARTIE

Quand mes filles eurent atteint l'âge de douze ans, je les initiai aux mystérieux pouvoirs. Non pas tant, mystérieux, parce qu'elles en ignoraient l'existence, que je les leur avais dissimulés (avec elles, je ne me cachais de rien puisque nous étions de même sexe), mais plutôt que, ayant grandi dans la connaissance vague et indifférente de cette réalité, elles ne comprenaient pas plus la nécessité de s'en soucier ni d'avoir, tout d'un coup, à la maîtriser d'une quelconque façon, qu'elles ne voyaient l'intérêt pour elles d'apprendre à confectionner les plats que je leur servais et qui relevaient d'un domaine tout aussi lointain et peu palpitant. Elles ne songèrent pourtant pas à se rebeller contre cet ennuyeux enseignement. Elles ne tentèrent même pas, certains après-midi ensoleillés, d'y couper sous quelque prétexte. Je me plaisais à croire que, cette docilité chez mes filles peu dociles, mes jumelles fulminantes et impulsives, je la devais à la conscience qu'elles avaient peut-être, malgré tout, là, d'une obligation sacrée. Nous nous installions à l'abri des regards de leur père, au sous-sol. Dans cette grande pièce froide et basse, aux murs de parpaings, fierté de mon mari pour son inutilité même (vieux pots de peinture dans un coin, c'était tout), je tâchais de leur transmettre l'indispensable mais imparfaite puissance dont étaient dotées depuis toujours les femmes de ma lignée. Les jours d'été, les cris et les rires des petits voisins nous parvenaient de leur pelouse toute proche, la lumière tombant du soupirail en rais obliques sur le ciment où nous étions assises semblait s'évertuer à vouloir tirer Maud et Lise d'une application dont elles ne pouvaient comprendre le but, et elles s'acharnaient cependant, sourcils obstinément froncés, leurs petits visages, semblablement studieux et butés dans l'effort, tendus vers moi avec un touchant désir de venir à bout de l'énigme, une patience confiante - certaines qu'elles étaient, depuis leur très jeune âge, que leur tour viendrait de posséder mes dons, certaines et s'en moquant. Lorsque, la séance finie, j'essuyais le sang sur mes joues, épuisée, elles s'approchaient parfois de la petite fenêtre à barreaux pour crier aux copains d'à côté : Ouais, ouais, on vient !, puis elles filaient, identiques et toutes brunes dans leur short, leur maillot de rugby à rayures, après un baiser désinvolte et tendrement condescendant sur mon front en sueur. Rien de ce que je venais de leur apprendre, je le savais, ne serait dévoilé aux petits congénères. Le secret de leurs pouvoirs était jugé par mes filles strictement intime en même temps que fondamentalement inintéressant. En d'autres temps, elles en auraient éprouvé une légère honte. Mais, pratiques, sereines, volontaires, intensément décontractées, avides et, envers l'existence, revendicatrices en toute innocence, elles n'avaient que très peu de pudeur, étaient rarement gênées par quoi que ce fût. Ces intelligentes petites barbares, mes filles, en cela me stupéfiaient.

L'hiver, le sous-sol était sombre et glacé, une leur grisâtre perçait difficilement le verre dépoli, mais elles s'attaquaient toujours vaillamment, sans même récriminer contre ces conditions matérielles de leur apprentissage (alors qu'en toute autre situation elles protestaient avec virulence dès que leur aise semblait devoir être imperceptiblement mise à mal), au travail ardu que constituait l'assimilation de notre puissance particulière. Je n'avais que très peu de mots à prononcer. Il fallait qu'elles m'observent et, par tout leur être, de l'ensemble de leur petite personne issue de la mienne, intègrent le douloureux processus de la divination. Assises en tailleur, elles se tenaient le menton dans leurs poings serrés et me fixaient sans presque ciller, m'embarrassant parfois, me forçant à sourire, à plaisanter, ce à quoi elles ne répliquaient que par davantage de sérieux et une sévérité impatiente qui traduisaient aussi le peu de crédit que mes filles accordaient à toute forme d'humour, vaguement considéré comme superflu.

Elles apprenaient rapidement, à la même vitesse l'une et l'autre. Après onze mois, les premières larmes de sang coulèrent sur leurs joues le même jour, et, tandis que je m'enthousiais, bruyamment pour masquer mon émotion, de cette preuve immuable que Maud et Lise avaient acquis à leur tour la capacité de voir dans le futur et dans le passé, après tout un cortège d'aïeules plus ou moins talentueuses dont la plus âgée et peut-être la plus douée était à ce jour ma propre mère, mes filles, elles, comme déjà blasées, séchaient calmement leurs joues d'un mouchoir en papier, soupiraient de satisfaction d'arriver tout de même à la fin de ces leçons.

- Ce n'est pas pour dire, Maman, mais, vraiment, toutes ces conneries..., fit alors Maud, et ce fut leur seule façon de saluer leur entrée commune dans l'immémoriale procession des femmes aux pouvoirs occultes. L'idée me vint qu'elles n'y croyaient peut-être pas

tout à fait. Leur geste pour se nettoyer le visage avait eu quelque chose de tranquille, soulagé et définitif, comme si, la cérémonie enfin passée, il était hors de question qu'elles soumettent jamais encore leur esprit pratique, curieux de connaissances tangibles et fructueuses, à d'aussi stupides exercices.

- Vous savez, ce don peut être utile dans la vie, dis-je, voulant flatter leur goût de l'efficacité. Mais je n'allai pas plus loin. N'ayant moi-même qu'une faible aptitude, juste assez de puissance, semblait-il, pour que le don ne fût pas perdu, qu'il perdurât par mes soins, je ne pouvais leur donner l'exemple d'aucune situation où celui-ci m'eût rendu service. En vérité, c'est un pouvoir ridicule que je possédais, puisqu'il ne me permettait de voir que l'insignifiant. Avec force douleur je mettais en branle ma technique de divination, ou de vision rétrospective, mais, aussi grave que pût être le sujet, je n'apercevais que des détails sans importance, révélateurs de rien du tout : la couleur d'un habit, l'aspect du ciel, une tasse de café fumant délicatement tenue par la personne sur qui je fixais mon regard extralucide...

Marie NDiaye, *La Sorcière*, Paris, Minuit, 1996, pp. 9-14.

## LA REVUE DE PRESSE

**Jean-Baptiste Harang (*Libération*, 5 septembre 1996)**

### *On croit rêver*

*Même lorsqu'elle parle du quotidien le plus plat, Marie NDiaye tient de Dieu sait quel diable des recettes secrètes qui enchantent son écriture.*

« Au loin, le titre, *La Sorcière*, une enseigne équivoque qui attire comme tout ce qui effraye, on s'approche, la première phrase tentatrice : “ *Quand mes filles eurent atteint l'âge de douze ans, je les initiai aux mystérieux pouvoirs.* ” On va plonger, mais non, la deuxième phrase infranchissable comme un garde-fou tente de nous préserver du naufrage : “ *Non pas tant, mystérieux, parce qu'elles en ignoraient l'existence, que je les leur avais dissimulés (avec elles, je ne me cachais de rien puisque nous étions du même sexe), mais plutôt que, ayant grandi dans la connaissance vague et indifférente de cette réalité, elles ne comprenaient pas plus la nécessité de s'en soucier ni d'avoir, tout d'un coup, à la maîtriser d'une quelconque façon, qu'elles ne voyaient l'intérêt pour elles d'apprendre à confectionner les plats que je leur servais et qui relevaient d'un domaine tout aussi lointain et peu palpitant.* ” Voilà, trop tard, la phrase est lue, relue, comprise peut-être, le seul obstacle qui aurait pu nous sauver, la rambarde est sautée, a sauté, et le courant emporte le lecteur sans appel jusqu'au terme, là où le fleuve jette au saut du rêve ses dormeurs ahuris.

Marie NDiaye n'est pas une sorcière, mais elle tient de Dieu sait quel diable des recettes secrètes qui enchantent son écriture d'une invisible magie. On y suppose un charme déposé, hypnotique, qu'aucune analyse ne peut déceler, qui s'échappe du moindre prélèvement avant que le critique ne le porte au laboratoire, comme de l'eau entre ses doigts, un charme qui contraint celui qui n'a pas saisi sa chance de s'en détourner à s'y noyer. Il ne laisse aucune trace chimique, il ne sent pas la sueur, il n'est pourtant que du travail, du pur travail d'écrivain. Il n'y a pas de trucage. Ce philtre-là ne connaît pas de dépistage.

La sorcière s'appelle Lucie, c'est une piètre sorcière, d'une lignée de femmes sorcières, elle a le don de voir un peu de passé, un peu d'avenir, vague, et du présent d'ailleurs, flou. Lucie entretient ce don médiocre pour pouvoir le transmettre à ses jumelles délurées, Maud et Lise, afin que rien ne se perde. Les deux en feront un usage désinvolte et talentueux entre prévoir s'il y aura du Coca au goûter et se transformer en espiegles corneilles. Et disparaître. L'exercice ne coûte que quelques larmes plus ou moins rosées de sang, selon le talent et la longueur de l'effort, sang que les chipies balayeront d'un revers de manche insouciant.

Mais le livre de Marie NDiaye n'est pas un conte de fée, c'est la vie d'aujourd'hui, concrète, banale, douloureuse, incohérente, où être sorcière n'est qu'un avatar, un prétexte à l'exclusion, comme une couleur de peau, un odeur de chou, pour celle qui n'use pas de son don comme d'un pouvoir. La sorcière dit la vie des banlieues dans une ville moyenne, les pavillons à l'identique, les crédits, les fins de mois, les pizzas surgelées, les femmes trop grosses en jogging et les VRP cravatés comme des pendus. La voisine tyrannique et envahissante, la belle-sœur maquillée comme une affiche, la belle-mère et son tablier à fleurs. Des parents séparés qu'aucun amour ne pourra rapprocher. Des supermarchés, des zones artisanales déambulées comme des gares vides. Des automobiles trop chères et trop briquées. Des noms de rêves comme Châteauroux ou Poitiers. La vie des gens. L'argent mal gagné, mal gardé, mal perdu, et la tristesse acceptée de la sorcière mal aimée. Marie NDiaye exerce à ce niveau de réalité, avec une simplicité aiguë jusqu'à la drôlerie, un art de décrire sans jugement et sans caricature qui à lui seul, sous la plume d'un autre, ferait un livre remarqué et louable. Mais Lucie est une sorcière, sa lucidité et sa capacité à l'ubiquité catalysent une douleur blanche, reconnue et acceptée. Et si les choses décrites sont réelles, le mode du récit transforme ce réel en vertige tangible, et l'acuité, la lucidité de l'extralucide Lucie (et, partant, du lecteur) en angosse.

Le récit avance comme l'on rêve. Au début, pour nous endormir, la réalité, même lestée d'un peu de sorcellerie admise, s'adresse à la pensée discrète de celui qui cherche le sommeil, elle est étale, acceptable comme une histoire, puis imperceptiblement, par la magie qu'on a dite, la même histoire se poursuit quand l'état de veille nous abandonne, notre frénésie à tourner les pages est une illusion d'éveil, un acte somnambule tandis que le récit progresse à un rythme que seul le rêve permet : les personnages peuvent changer de lieu, de silhouette, de métier, de famille, sauter des semaines ou des pages, se transformer en oiseaux ou en escargots, on les reconnaît entre mille, on accompagne ces glissements, ces collisions, tenus ailleurs pour des incohérences, elles sont ici admises en évidences, on sait bien qu'il suffit de bouger dans le lit ou deviner l'aboiement d'un chien à travers son sommeil pour que notre rêve change de lieu, de temps, d'espoir, sans pour autant se briser ou se défaire. Ainsi écrit Marie NDiaye, directement dans les rêves, avec un aplomb tel qu'on ne s'en aperçoit pas. On croit le rêve sur parole, on aura beau se frotter les yeux, éreinté comme celui qui dort dans le rêve d'un autre, il restera patent, flagrant, manifeste, comme le plus court chemin pour dire ce que Marie NDiaye avait à dire. Dire que la marge est étroite, la liberté bordée de néant, que le sectarisme guette, que le pouvoir des uns est le regard des autres, que les faibles et les forts courent dans la bouche de l'ogre, que les générations dérivent loin les unes des autres comme des continents ennemis, indifférents, et que la faille écartèle ceux qui se résignent trop tard. Dire que la sorcière est toujours abandonnée. Dire qu'il n'y a pas de sorcellerie, que c'est juste une façon de dire les choses.

Qu'on ne se méprenne pas, *La Sorcière* n'est pas un rêve, c'est un véritable roman qui ne s'oublie pas comme les rêves s'évanouissent, une vraie histoire, sinon une histoire vraie, qui force le lecteur à l'admettre, comme on admet les rêves. À la fin, Lucie

est seule, son petit don de voyance inapte au bonheur de survivre, tout est perdu au point que le lecteur chagrin se demande s'il était bien nécessaire de laisser Lucie faire. »

## HILDA

(traduit et publié en tchèque aux éditions DILIA)

### Résumé :

Mme Lemarchand se met en quête d'une femme de peine, qui aura pour tâche à la fois de s'occuper de la maison et des enfants, et de l'aider à supporter la mortelle longueur des journées.

Mme Lemarchand jette son dévolu sur Hilda dont elle a entendu dire beaucoup de bien. En premier lieu, qu'Hilda est parfaitement belle de visage et de corps. Puis, qu'Hilda ne fume pas, ne prend pas de médicaments.

Mme Lemarchand n'a pas l'intention d'exploiter Hilda, ni même de la regarder comme sa bonne. Mme Lemarchand est une femme de gauche. Elle veut éduquer sa servante, la former à la chose politique, lui apprendre à penser.

Mais, Mme Lemarchand va se heurter à la résistance d'Hilda, inexprimée mais sourdement hostile. Cette muette et sotte rébellion, elle fera tout pour la vaincre, pour le bien d'Hilda. Elle aimera sa bonne contre son gré et tentera de la façonner et de la modeler, éventuellement de l'imiter.

### Extrait :

#### I

MME LEMARCHAND. - Que voulez-vous ?

FRANCK. - Je suis Meyer. Les petits travaux. On m'a dit de me présenter aujourd'hui.

MME LEMARCHAND. - Oui, Oui... Mais, finalement, monsieur Meyer, finalement peu importe les petits travaux. Je me suis laissé dire que vous avez une femme qui ferait mon affaire. J'espère que votre femme est disponible, j'espère qu'elle est courageuse et dure à la tâche, et propre, propre surtout. Je ne supporte pas autour de moi ce qui ressemble, de près ou de loin, à du laisser-aller. Mais on m'a dit que votre femme est propre et vaillante et qu'elle s'appelle Hilda. Est-il exact qu'elle s'appelle Hilda ? Comment cela est-il possible ? Hilda.

FRANCK. - C'est bien le prénom de ma femme, oui.

MME LEMARCHAND. - Celle que nous avons jusqu'à présent s'appelait Monique. Et nous avons eu Françoise, Consuelo, Brigitte, Yvette, Françoise, Brigitte. Jamais aucune de nos femmes ne s'est prénommée Hilda, jamais. Hilda. Voilà pourquoi je vous ai appelé avant tout autre, car vous savez que ma liste est longue de toutes les familles auxquelles je peux offrir cet emploi, ici, dans notre petite ville. Aucune femme n'a jamais refusé de travailler pour nous. Cela ne se produira pas. Nous sommes des gens cultivés, monsieur Meyer, et profondément sensibles à la détresse humaine. Aussi je veux Hilda.

FRANCK. - Nous ne sommes pas dans la détresse.

MME LEMARCHAND. - Je le sais bien, je le sais bien. C'est une façon de parler. Etre dans la gêne ou être dans la détresse n'est qu'une question de graduation sur l'échelle des difficultés, n'est-il pas vrai ? Je veux porter secours à Hilda, pour peu qu'elle soit vaillante et raffinée. On dit d'Hilda qu'elle est bien éduquée, polie, parfaitement convenable. Je veux l'aider. Je lui offre cette place chez moi.

FRANCK. - Il faudra voir.

MME LEMARCHAND. - Qu'est-ce qu'il faudra voir, monsieur Meyer ? Dites-moi, Franck, ce qu'il vous faudra voir pour vous décider.

FRANCK. - Les enfants. Il faut s'organiser.

MME LEMARCHAND. - Les enfants ne sauraient être un obstacle pour me céder Hilda, Franck. La crèche peut les accueillir, je me suis renseignée. Il n'y a aucun problème. Hilda, en venant chez moi le matin, les dépose dans cet endroit très agréable, fort bien conçu, et les récupère le soir en me quittant. Hilda est-elle chez vous en ce moment, Franck ?

FRANCK. - Elle est là.

MME LEMARCHAND. - Dites-lui que vos enfants seront mieux à la crèche qu'à la maison toute la journée, persuadez-la de ceci au moins. C'est la vérité. Qu'Hilda sache bien qu'elle compte déjà beaucoup pour moi et que je la veux absolument. Qu'elle m'entende. Est-ce qu'elle m'entendra ?

FRANCK. - Je lui dirai.

MME LEMARCHAND. - La crèche recevra vos deux enfants, ils me l'ont assuré. Je sais tout et je me suis occupée de tout. Mais il me faut une femme immédiatement. La énième Brigitte que nous avons a dû rentrer au Mali. On ne lui a pas permis de rester et d'obtenir des papiers. C'est une honte que ces lois. Cette Brigitte était très correcte, travailleuse, modeste. Cependant Hilda lui sera supérieure, j'en suis convaincue, en grâce et en efficacité. Brigitte se plaisait chez nous mais elle a dû rentrer au pays, alors je ne veux maintenant de femme que Française et je veux Hilda. Hilda. Je suis fatiguée des Paulette et des Marie-Thérèse et, par ailleurs, il me faut absolument quelqu'un, une femme de corvée et de devoir, une femme de service. Je ne peux vivre sans une femme de ce genre à la maison. Ces femmes, monsieur Meyer, que j'emploie, font de moi leur esclave, puisque je ne peux me passer de les avoir. A quoi ressemble Hilda ?

FRANCK. - A quoi ?

MME LEMARCHAND. - On dit qu'Hilda est assez belle, Franck. Je vous appelle Franck. Est-elle belle ?

FRANCK. - Hilda ? Oui.

MME LEMARCHAND. - Et encore ?

FRANCK. - Voilà.

MME LEMARCHAND. - Comment sont ses yeux, ses cheveux, sa silhouette ? Est-ce qu'elle n'est pas un peu trop grosse ou maladivement maigre ? Les femmes d'ici, de notre petite ville, et surtout celles qui viennent me voir pour un entretien d'embauché, sont souvent dans l'excès de maigreur ou dans l'excès de poids, et cela m'irrite de devoir constater à chaque fois qu'elles se laissent mener par les fantaisies de leur organisme. Me comprenez-vous, Franck ? Je veux une femme sérieuse, une femme qui se contrôle et se soucie de son aspect. Ma femme de servitude devra veiller sur ma maison et sur mes enfants. Comment le fera-t-elle avec conscience si elle ne peut déjà veiller sur son propre corps ? Trop de ces femmes sont immorales, dépressives, insouciantes, terriblement insouciantes. Je veux une tenue de l'esprit et de l'allure. Je veux Hilda. Qu'elle retienne bien tout cela. Mais je verrai bientôt comment elle est faite. On dit que son corps est resté beau, Franck.

Marie NDiaye, *Hilda*, Paris, Minuit, 1999, pp. 7-12.

## LA REVUE DE PRESSE

Tiphaine Samoyault (*La Quinzaine littéraire*, 1er février 1999)

### *Théâtre de la cruauté*

« Après l'extraordinaire roman qu'est *La Sorcière*, publié en 1996, Marie NDiaye revient sur le devant de la scène avec un dialogue théâtral non moins fort, qui évoque avec une violence inouïe les relations de subordination sociales et affectives. Au-delà de l'évidence du propos politique, le texte dessine en six séquences un personnage énigmatique, Hilda, auquel il finit par ressembler.

Madame Lemarchand a entendu parler d'Hilda et Hilda est la femme qu'il lui faut pour s'occuper de sa maison, de ses enfants, de son ménage, de son linge et de son jardin. Elle aura Hilda. Elle veut Hilda pour les sonorités de son prénom étrange, elle veut Hilda pour sa minceur, ses cheveux longs, son équilibre mental. Les enfants d'Hilda iront à la crèche et Hilda ira chez Madame Lemarchand. C'est ainsi que, dans la première scène, elle explique la chose au mari d'Hilda : après avoir connu toutes les nationalités, tous les prénoms, toutes les domestiques possibles, “ *je veux maintenant une femme qui ne partira pas, une servante définitive* ”. Madame Lemarchand se sent bonne, ses bonnes intentions sont à la mesure de ses convictions généreuses (elle et son mari sont inscrits au parti radical) : “ *Hilda aura la chance de servir chez des gens de gauche. Nous avons des domestiques, comme tout le monde, mais nous n'oublions jamais de les élever, par la parole, jusqu'à nous. Je n'oublierai pas qu'Hilda est ma servante par accident, et non par nature.* ”

Mais la sincérité de Madame Lemarchand est aussi sa monstruosité, car Madame Lemarchand est malheureuse. Elle pourrait être très drôle si elle n'était qu'une caricature sociale. Mais Marie NDiaye se garde bien de la limiter à cela. Elle en fait une femme névrosée, qui ne supporte pas plus de s'occuper de ses enfants qu'elle ne se supporte elle-même, une femme que son sentiment de culpabilité, lié à une peur panique de l'abandon, conduit à la lisière de la folie. La confusion qu'elle opère entre avoir et aimer entraîne d'emblée la relation dialectique du maître et de l'esclave sur une pente déréglée. Élever l'autre par la parole, c'est l'instrumentaliser autrement, tenter de l'aliéner étroitement. “ *Autant qu'il est possible, Franck, j'éleve leur visage jusqu'au mien, le visage de mes domestiques, Franck, jusqu'au visage de la patronne que je suis bien forcée d'être. Leur visage est à la hauteur de mon visage et mes paroles sont bienveillantes. C'est pourquoi je veux que leur visage soit beau, comme le reflet du mien.* ”

Le texte superpose ainsi progressivement un discours de la servitude sociale et des relations d'esclavage affectif qui conduisent à l'identification et à l'outrage. La thématique de l'attachement (“ *Hilda m'est attachée, Franck, même si elle ne m'aime pas* ”) relie évidemment les deux fils, au point d'être relayée par la question du reflet, qui réifie encore davantage le rapport. Madame Lemarchand veut faire d'Hilda sa chose, sa poupée, la déshabiller, lui couper les cheveux, lui passer ses propres vêtements. Elle veut traiter Hilda comme elle le faisait des petites danseuses qu'elle collectionnait autrefois, avant son mariage. Elle use de tous les moyens pour qu'Hilda lui ressemble, obéissant ainsi à son désir inconscient de ressembler à Hilda. L'ayant à la fin débarrassée de ses cheveux, de sa substance, de son mari, de ses enfants et de sa voix, Madame Lemarchand a pris Hilda, elle est devenue Hilda. “ *J'ai laissé pousser mes cheveux et ils ont maintenant la même longueur exactement qu'avaient les cheveux d'Hilda avant que je ne les lui coupe.* ”

Plutôt que de décrire une situation réversible où la maîtresse deviendrait la servante, Marie NDiaye déporte l'analyse du côté de l'approfondissement psychologique de plusieurs énigmes individuelles. Socialement, chacun reste à sa place tandis qu'affectivement tout est changé. L'énigme principale se noue pourtant en Hilda qu'on ne voit jamais tout au long du texte, qui est littéralement sans voix. L'intensité du dialogue tient ainsi dans la disparition progressive d'un personnage qui n'apparaît jamais, à la destruction programmée d'un être dont on se demande à la fin s'il a jamais existé, à l'aphasie d'un corps sans voix. Hilda est une énigme, Hilda est une idée que le texte serre de façon de plus en plus violente, jusqu'à l'effacement. Grâce au jeu des dédoublements, Madame Lemarchand la bien nommée a réglé ainsi des échanges problématiques : il n'y a plus, à la fin, ni rapport sexuel ni relation d'argent. Madame Lemarchand ne se sent plus offensée, elle a tout avalé. L'écriture porte de bout en bout ce théâtre de la cruauté et de l'aliénation, et chaque phrase y a un avers et un revers, une surface que la profondeur ride, comme les êtres qu'elle fait parler ou se taire. »